

Decourcelle, Adrien
La perdrix rouge

LA PERDRIX ROUGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. DECOURCELLE ET LAMBERT THIBOUST.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 22 JUILLET 1852.

Distribution de la pièce.

HECTOR DE LUCIENNE.	MM.	DERVAL.
LE BARON DE VALFLEURI.		LACOURIÈRE.
LA COMTESSE HÉLÈNE.	Mlles	SCRIWANECK.
JULIETTE, sa femme de chambre.		AZIMONT.

De nos jours ; aux environs de Paris.

LA PERDRIX ROUGE.

Un petit salon ouvrant sur le jardin. Porte au fond. A droite, deuxième plan, une porte; troisième plan, une croisée. A gauche, au premier plan, une croisée, au deuxième plan, une cheminée, au troisième plan, une porte. Un guéridon à droite, une table à gauche, tous deux au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, JULIETTE.*

(*Hélène, à gauche, sur une chaise, près d'un guéridon, un livre à la main. — Juliette travaille à l'aiguille de l'autre côté du théâtre.*)

HÉLÈNE.

Juliette !

JULIETTE.

Madame?

HÉLÈNE.

Quelle heure est-il?

JULIETTE.

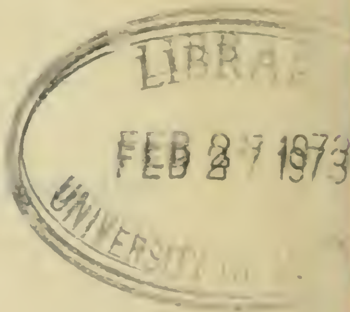
Quatre heures.

HÉLÈNE.

Du matin?

JULIETTE.

Madame veut rire...



HÉLÈNE.

Comme c'est ridicule ce que tu me dis-là... Est-ce que j'ai l'air d'avoir envie de rire?

JULIETTE.

Non, Madame.

HÉLÈNE.

Alors, pourquoi me dis-tu cela?

JULIETTE.

Mais, Madame...

HÉLÈNE.

Ouvre la fenêtre. (*Juliette ouvre la fenêtre de gauche.*) Quelle charmante chose que la campagne!... C'est triste... mais d'une tristesse qui donne à rêver doucement... J'adore la campagne, moi; et toi, Juliette?

* Hélène, Juliette.

JULIETTE.

Moi aussi, Madame. (*Un temps.*)

HÉLÈNE.

Pourtant, Paris a bien son charme ; quelle belle chose que cette vie animée, imprévue, tourbillonnante et sans cesse renouvelée !... Oh ! Paris !... J'adore Paris, moi... Et toi, Juliette ?

JULIETTE.

Moi aussi, Madame.

HÉLÈNE.

A-t-on accordé mon piano ?

JULIETTE.

Oui, Madame.

HÉLÈNE.

On a eu bien tort... C'est si ennuyeux la musique... C'est toujours la même chose.

JULIETTE.

Dame ! c'est tout simple... Il n'y a que sept notes.

HÉLÈNE.

Est-ce qu'il pleut encore ?

JULIETTE.

Non, Madame.

HÉLÈNE, *se levant.*

Enfin !

JULIETTE.

Il fait un soleil magnifique !

HÉLÈNE, *allant à la fenêtre.*

En effet... c'est beau, le soleil... mais ce n'est pas neuf...Tiens, Juliette, je voudrais être morte ! *

JULIETTE.

Ah ! Madame.

HÉLÈNE.

Pourquoi pas ?... La vie est si monotone... si... Suis-je bien coiffée ?

JULIETTE.

A ravir.

HÉLÈNE.

Allons, tant mieux ! ça me fait bien plaisir, ça me fait bien plai... Mais, Juliette, parle-moi donc ! Dis-moi quelque chose.

JULIETTE.

De quoi Madame veut-elle que ?...

HÉLÈNE.

Est-ce que je sais, moi ?... Parle de tout ce que tu voudras...

* Juliette, Hélène.

mais parle! parle! parle donc, Juliette!... Tu ne parles pas... Ah! j'ai des envies de pleurer!... Tiens! si je pleurais?

JULIETTE.

Madame, voici le baron de Valfleuri.

HÉLÈNE.

Ah! j'en suis bien aise!... En voilà un qui m'ennuie!

JULIETTE.

Comment! lui que vous devez épouser dans trois semaines?

HÉLÈNE.

Eh bien! tu crois donc qu'on se marie pour s'amuser?

JULIETTE.

Dame!

HÉLÈNE.

Ma chère, on se marie pour s'ennuyer... autrement, pour s'ennuyer à deux... voilà tout!

JULIETTE.

Ah!...

SCÈNE II.

HÉLÈNE, VALFLEURI. *

(*Il porte d'une main un énorme bouquet, de l'autre une boîte à pistolets et une paire d'épées. — Juliette sort.*)

VALFLEURI.

C'est bien! c'est bien! jardinier.

HÉLÈNE.

Que veut dire cet arsenal, baron?

VALFLEURI, *il pose ses armes au fond.*

Oh! ne faites pas attention... Un duel dans lequel je viens de figurer... (*Mouvement de la baronne.*) comme témoin.

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

Comme témoin... c'est mieux mon fait.

HÉLÈNE.

Quelle horreur!

VALFLEURI.

Calmez vos alarmes;
Car je rapporte ici mes armes,
Là bas, l'honneur est satisfait.
J'avais caché dans la montagne,
Médecin, chevaux et brancards.

HÉLÈNE, *parlé.*

Eh bien?

VALFLEURI.

Il n'a coulé que du champagne,
Il n'a péri que... deux canards.

* Valfleuri, Hélène.

(*Offrant de nouveau son bouquet.*) Voulez-vous me permettre de...

HÉLÈNE.

C'est bien, posez ça là... et asseyez-vous. (*Elle s'assied.*) * Vous disiez donc?...

VALFLEURI.

Moi? Je...

HÉLÈNE.

Comment, vous n'avez rien à me dire ? Alors, allez-vous-en.

VALFLEURI.

Quoi! vous voulez...

HÉLÈNE.

Alors, asseyez-vous et parlez... Mais asseyez-vous donc! (*Il s'assied.*) Mais parlez donc, j'attends.

VALFLEURI.

Je parle, comtesse: avez-vous enfin fixé le jour de mon bonheur?

HÉLÈNE.

Mais, oui!... c'est convenu; dans trois semaines.

VALFLEURI.

Pardon ! mais il y a six mois que vous me dites : Dans trois semaines.

HÉLÈNE, *riant.*

Ça prouve au moins que j'ai de la suite dans les idées.

VALFLEURI, *dépité.*

Vous plaisantez toujours.

HÉLÈNE.

N'avez-vous pas ma parole?...

VALFLEURI.

Sans doute... mais vous avez si peu de mémoire.

HÉLÈNE, *riant.*

Vous aimeriez mieux un titre, n'est-ce pas?

VALFLEURI.

J'avoue que...

HÉLÈNE, *riant.*

Voyons... est-ce une lettre de change qu'il vous faut... un billet à ordre, à vue, au porteur?...

VALFLEURI.

Un billet à ordre m'irait assez.

HÉLÈNE, *allant à la table.*

Va pour le billet à ordre... (*Écrivant.*) « Bon pour ma main, exigible dans trois semaines, à l'ordre du baron de Valfleuri...» Etes-vous content?

* Hélène, Valfleuri.

VALFLEURI.

Enchanté ! (*Il se lève.*)

HÉLÈNE.

C'est heureux... * Maintenant, baron, une question : Pourquoi donc voulez-vous m'épouser ?...

VALFLEURI.

Pourquoi? mais parce que vous êtes charmante, et que je vous aime.

HÉLÈNE.

Vous m'aimez ?

VALFLEURI.

Prodigieusement.

HÉLÈNE.

Quelle drôle de chose ! Car enfin, vous ne me connaissez pas...

VALFLEURI, *bondissant.*

Je ne...

HÉLÈNE.

Oui, vous connaissez mon visage et... mes propriétés ; mais moi, mon caractère, mon cœur, mon esprit... en admettant que j'aie un esprit, qu'en savez-vous? pas le plus petit mot... Vous ne savez seulement pas mon nom?

VALFLEURI.

N'êtes-vous pas la comtesse de Noisy?

HÉLÈNE.

Oui, Noisy est un nom que j'ai pris; mais j'en ai eu un autre.

VALFLEURI.

Vous?... Et quel est ce nom?

HÉLÈNE.

Celui de mon mari, baron.

VALFLEURI.

Vous êtes veuve?

HÉLÈNE.

Non pas!

VALFLEURI.

Vous êtes mariée? avec un homme? (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

HÉLÈNE.

Où allez-vous ainsi ?

VALFLEURI.

Je vais tuer votre époux, Madame!

HÉLÈNE.

Restez donc ; je n'ai pas fini... Quand j'aurai achevé, je vous permets de le tuer... si vous pouvez.

* Valfleuri, Hélène.

VALFLEURI.

Oh ! oui, je le tuerai !

HÉLÈNE.

C'est convenu. On me maria sans trop me consulter, pour mettre fin, je crois, à un procès qui remontait... à Henri IV ou à la bataille de Marengo ; je ne sais plus au juste... Au bout de quinze jours, mon mari ne pouvait plus vivre avec moi ; et moi, je ne pouvais plus vivre que sans lui. Vous voyez que, de ce côté-là du moins, il y avait sympathie... Alors, animés tous deux des mêmes intentions, nous finîmes par découvrir qu'en nous mariant, on avait omis une formalité indispensable, à ce qu'il paraît. Figurez-vous que M. le maire, en venant nous unir, avait fermé les portes de la mairie, au lieu de les tenir ouvertes ; et, comme l'article 191 nous permettait d'attaquer cette union... clandestine, nous saisîmes ce prétexte... avec enthousiasme... Bref ! la justice dénoua la chaîne dont la loi nous avait garrottés... Je ne sais ce que devint mon noble époux.

AIR : *De Marianne.*

Pour moi, baron, je me partage ;
Je passe à Paris mes hivers ;
Et je reviens dans ce village
Au temps où les arbres sont verts.
J'y vis tranquille,
Loin de la ville,
Herborisant,
Jardinant,
Vendangeant.
Mais j'ai beau faire
Pour me distraire,
Pour moi le temps
A les pieds trop pesants.
Je ne vois que gens monotones,
Des braconniers, des paysans,
Et des rosières de... trente ans...
Dont j' comprends les couronnes,
Je comprends leurs couronnes.

VALFLEURI.

Ainsi, Madame, vous êtes veuve d'un mari ?...

HÉLÈNE.

Très-vivant, j'aime à le croire ; aussi, vous comprenez qu'avant de vous donner une main... déjà connue à l'état civil, je vous devais compte de ce petit détail... Maintenant, ma conscience est en repos... Vous dînez au château, n'est-ce pas ? C'est bien aimable à vous... Merci de vos fleurs, baron. (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

VALFLEURI, *seul.*

Ah ! elle est veuve ! Quand je dis veuve, c'est-à-dire qu'elle a un mari qui n'est pas... mais qui a été... Enfin, elle n'est pas... Ah !... cet incident me chiffonne un peu. Il est vrai qu'elle n'a été mariée que quinze jours... Et puis, elle a cinquante mille livres de rente contre lesquelles je n'ai aucun grief... et qui se passeraient de moi bien plus facilement que je ne me passerais d'elles... Allons, décidément je persiste... sauf à demander quelques renseignements à ce monsieur, et à lui passer mon épée au travers du corps. (*On entend un coup de feu ; il éternue.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? Un homme qui chasse dans les plates-bandes... dans mes futures plates-bandes !... Ah ! mais... Tiens !... on dirait... Mais, oui !

HECTOR, *au dehors.*

Enfin, je l'ai tuée !

SCÈNE IV.

VALFLEURI, HECTOR DE LUCIENNE.

(*Il n'a pas de chapeau, et tient son fusil d'une main et une perdrix de l'autre.*)

HECTOR.

J'y ai mis le temps, mais je l'ai tuée.

VALFLEURI.

Hector !

HECTOR.

Valfleuri !... Pardon si j'entre ainsi... Je suis chez toi?

VALFLEURI.

Non, tu es...

HECTOR.

Deux heures ! Comprends-tu ? Je la poursuis depuis deux heures !...

VALFLEURI.

Qui donc?...

HECTOR.

Ma perdrix... Une perdrix rouge de la plus belle eau... J'étais à déjeuner chez un ami, à trois lieues d'ici, lorsque je vois s'élancer du potager une compagnie de perdreaux... Tu sais que les perdreaux volent par escouade... Ces oiseaux aiment la société... Je quitte la mienne, je saute sur mon Lefaucheux... et v'lan ! me voilà dans la plaine... Tiens ! j'ai oublié mon chapeau... Ça ne fait rien !... Je cours comme un fou... j'arrive à portée de fusil !... Je tire... ma perdrix tombe... Je l'avais visée à l'aile gauche... (C'est mon système de viser les perdrix à l'aile gauche... côté du cœur)... Je m'arrête : je cherche... pas plus de

perdrix... qu'aux Champs-Élysées. J'allais m'arracher un cheveu de désespoir, quand ma maudite perdrix se relève et reprend son vol... à l'aide de sa rive droite que j'avais laissée intacte... Morbleu! m'écriai-je... On peut jurer ici? Je suis chez toi?

VALFLEURI.

Mais non, tu es...

HECTOR, *continuant.*

Morbleu! m'écriai-je, je n'en aurai pas le démenti!... et je pars au grand trot... Ma victime se livre au même exercice... et ça dure comme ça pendant trois lieues... Il fait très-chaud dans le mois d'août!... J'allais abandonner la partie, mais le sentiment des convenances m'inspira ce raisonnement : cette perdrix n'a plus de compagnie que la mienne, puisque je l'ai séparée de... la sienne... je ne dois pas l'abandonner... Elle pourrait faire de mauvaises rencontres... Escortons-là!... et la perdrix continue sa route par air, et je reprends ma course, par terre... Mon Dieu! qu'il fait donc chaud au mois d'août!

VALFLEURI.

Enfin?

HECTOR.

Enfin, elle s'arrête dans ce jardin... Je vise, je tire à l'aile droite... C'est mon système de viser les perdrix à l'aile droite, surtout quand elles ont l'aile gauche cassée... Elle tombe, j'ouvre la grille, j'entre, je prends mon bien où je le trouve, et je pousse jusqu'ici pour offrir au maître de céans mes excuses, et lui demander trois verres d'eau rougie... Mais je suis chez toi, je change mes excuses en poignée de main, et je m'invite à dîner... Nous la mangerons, baron... Où est la cuisine?

VALFLEURI.

Mais, mon cher ami...

HECTOR.

Tu ne m'attendais pas, et tu n'oses me convier à ton modeste repas?... Tu as bien tort... J'accepte, baron, j'accepte sans cérémonie... Où est la cuisine?

VALFLEURI.

Mais écoute-moi donc!

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIETTE.

HECTOR, *la voyant entrer.**

Ah! une soubrette! au lieu d'un valet de chambre... Je comprends ça, baron... je comprends ça. (*Lui donnant la perdrix.*) Tiens, Lisette!

* Hector, Juliette, Valfleuri.

JULIETTE.

Juliette, s'il vous plait!

HECTOR.

Ça m'est égal!

Air : *Le beau Lucas aimait Thémire.*

Prends ce perdreau, belle Suzette,
Plume-le de ta planche main.
As-tu les mains blanches? Mazette!
Elle les a... C'est du satin!
En vérité, c'est bien dommage
De n'avoir jamais en partage
Que deux mains... lorsque ces mains-là
Font pâlir le camélia!
Mais il faut, puisque c'est l'usage,
Se contenter de ce qu'on a;
Jeannette il faut, et c'est très-sage,
Se contenter de ce qu'on a (*bis*).

Va, mon enfant... Nous dînerons à cinq heures.

JULIETTE.

Mais, Monsieur...

HECTOR.

Tiens, voilà un louis... J'ai toujours un louis sur moi!

JULIETTE.

Oui, mais...

HECTOR.

Tiens, voilà un baiser... J'ai toujours un baiser sur moi... (*Au baron.*) Tu permets?... Elle est gentille, cette petite!

JULIETTE, *à part.*

C'est sans doute un ami de madame... (*Faisant sauter la pièce.*) Il est très comme il faut!

HECTOR.

Eh bien! Jeannette?...

JULIETTE.

Je cours, Monsieur! (*Revenant.*) Ah! j'oubliais : faudra-t-il mettre des choux? *

HECTOR.

Les choux à la perdrix n'ont rien de désagréable... Mets des choux, Fanchette, mets des choux.

JULIETTE.

Bien, Monsieur... (*En sortant.*) Il est très comme il faut!

* Hector, Juliette, Vallleuri.

SCÈNE VI.

HECTOR, VALFLEURI. *

HECTOR.

Elle est très-gentille, cette petite!... Ah! mon gaillard. (*Il lui donne un grand coup de poing.*)

VALFLEURI.

Ah! mais, dis donc, toi...

HECTOR, *lui serrant la main.*

Mes compliments, du reste, mes compliments.

VALFLEURI.

Ah! ça, me laisseras-tu parler, à la fin?

HECTOR.

Parle!

VALFLEURI.

Mais, fou que tu es, cette petite n'est pas plus à moi que le château.

HECTOR.

Comment! je ne suis pas chez toi?

VALFLEURI.

Tu es chez madame de Noisy.

HECTOR.

Madame de Noisy!... Je ne suis pas chez toi, et tu me laisses commander à dîner! Tu vois que je m'invite, et tu me laisses faire! Tu me laisses jurer, crier, tutoyer les servantes, et tu ne me dis pas : Casse-cou!

AIR : *De la famille de l'apothicaire.*

J'agis comme un vrai débardeur,
Comme un paltoquet, comme un drôle,
Et tu me laisses, sans pudeur,
Barboter dans un pareil rôle.

VALFLEURI, *parlé.*

Mais, mon ami, je ne pouvais pas... **

Je ne saurais te pardonner;
C'est affreux! c'est abominable!
Monsieur, vous deviez me donner
Des coups d' pieds... par dessous la table.
Entre amis, on doit se donner
Des coups d' pieds... par dessous la table.

VALFLEURI.

Mais...

* Hector, Valfleuri.
** Valfleuri, Hector.

HECTOR.

Ah ! baron, je te croyais un homme bien élevé; et il m'est pénible de voir que tu n'es qu'un rustre et un malandrin !... Tiens ! c'est dégoûtant !

VALFLEURI.

Ah ! ça, comment ? tu me dis des injures, quand c'est toi...

HECTOR.

Moi, je me croyais chez un ami, et j'ai eu de l'aisance et du laisser-aller, voilà tout ; mais toi, qui savais la vérité, et qui ne me dis rien !... Ah ! baron !

VALFLEURI.

Mais, malheureux ! tu parlais toujours.

HECTOR.

Et cette dame, que va-t-elle penser... de toi?

VALFLEURI.

De moi?

HECTOR.

A ta place, je ne remettrais jamais les pieds ici... Quant à moi, je n'ai qu'une chose à faire... c'est... de rester, et je reste. (*Il s'assied sur une chaise.*)*

VALFLEURI.

Comment, tu restes ?

HECTOR.

Et je dîne !

VALFLEURI.

Tu dînes?

HECTOR.

Tu te figures donc que je vais vous laisser manger mon oiseau sans moi? car enfin, j'apporte mon plat !

VALFLEURI.

Mais...

HECTOR.

Si l'on me refuse la table, qu'on me rende mon perdreau! Je demande mon perdreau ! (*Chantant.*)

Rendez-moi mon perdrau !
Ou laissez moi mourir !

(*Hélène paraît.*)

VALFLEURI.

Aïe ! la comtesse !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HÉLÈNE. **

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc?

* Hector, Valfleuri.
** Hector, Hélène, Valfleuri.

VALFLEURI.

Madame, c'est monsieur qui...

HÉLÈNE.

Ciel !

HECTOR.

Grand Dieu !

HÉLÈNE, *à part.*

Mon mari !

HECTOR, *à part.*

Ma femme !

VALFLEURI.

Vous vous connaissez ?

HECTOR.

Oui.. un peu...

HÉLÈNE.

Monsieur, qui me procure l'honneur?...

HECTOR.

Mon Dieu, Madame, je chassais ; j'ai aperçu le baron à cette fenêtre, je me suis cru chez lui, et...

VALFLEURI, *riant.*

Il s'est invité à dîner.

HÉLÈNE.

A dîn...

HECTOR.

Madame, croyez-bien que j'ignorais...

HÉLÈNE.

Mais, Monsieur, ce n'est pas un reproche ; et j'espère bien que vous me ferez l'honneur...

HECTOR.

Oh ! Madame, je sais trop... et puis dans ce désordre...

HÉLÈNE.

Bah ! à la campagne !...

HECTOR.

Je n'ai même pas de chapeau.

HÉLÈNE.

Il vous faut un chapeau pour dîner ?

HECTOR.

J'avoue qu'à la rigueur, je puis m'en passer, mais...

HÉLÈNE.

Eh bien ! alors...

HECTOR, *à lui-même.*

Au fait, dîner avec ma femme, c'est drôle... (*Haut.*) Ma foi, Madame, j'accepte.

HÉLÈNE.

On n'est pas plus aimable... (*Elle remonte et donne quelques ordres à Juliette qui entrait.*)

VALFLEURI, *à part.**

Tiens! mais il connaît peut-être le mari. (*Bas à Hector.*) Dis donc, est-ce que tu connais son mari?

HECTOR.

Parbleu!

VALFLEURI.

Eh bien! je vais te laisser avec elle... Abîme-le?

HECTOR.

Qui ça?

VALFLEURI.

Le mari!

HECTOR.

Pourquoi donc?

VALFLEURI.

Je t'expliquerai cela. Pardon, comtesse, j'écrirai deux mots à mon notaire si vous le permettez.

HÉLÈNE.

Faites, baron.**

ENSEMBLE.

AIR : *Polka de la Sontag.*

VALFLEURI.

C'est charmant, sur mon âme,
Bientôt ce cher ami
Va, pour servir ma flamme,
Dauber sur le mari.

HECTOR.

Il est bon, sur mon âme,
De croire que pour lui
Je vais dire à ma femme
Du mal de son mari.

HÉLÈNE.

Oui je crois, sur mon âme,
Que mon très-cher mari,
De retrouver sa femme,
N'est pas du tout ravi!

SCÈNE VIII.

HECTOR, HÉLÈNE.***

HECTOR, *après un long silence.*

Vous dites?..

HÉLÈNE.

Moi? Je n'ai rien dit.

* Hector, Valfleuri, Hélène.
** Hector, Hélène, Valfleuri.
*** Hector, Hélène.

HECTOR.

Pardon, je croyais... (*Il se promène; la comtesse en fait autant; à la fin elle s'assied à gauche. Le comte s'assied à droite. Ils se regardent tous deux avec le plus grand sang-froid.** (*A part.*) Qu'est-ce que je pourrais bien lui dire... de délicat? (*Haut.*) Vous vous êtes toujours bien portée, comtesse, depuis....

HÉLÈNE.

Depuis cinq ans? Oui, Monsieur, et vous?

HECTOR.

Comment! il y a déjà cinq ans?

HÉLÈNE.

Cinq ans passés.

HECTOR.

Vraiment?

HÉLÈNE.

Vous aimez toujours la chasse, Monsieur?

HECTOR.

Oui, comtesse; et vous?

HÉLÈNE.

Moi? (*Riant.*) moi aussi, monsieur le comte, puisqu'elle me procure aujourd'hui, un *plaisir*...

HECTOR.

Auquel vous avez renoncé... avec *plaisir*, comtesse.

HÉLÈNE.

Je crois que ce *plaisir* a été partagé, Monsieur.

HECTOR.

Comtesse!

HÉLÈNE.

Mon Dieu, Monsieur, pourquoi lutter contre l'évidence? D'ailleurs, quoi de plus simple? Nous nous détestions; le bonheur a voulu que nous puissions rompre un *lien*, qui devenait une *chaîne*.... Nous l'avons rompu et nous avons bien fait.

HECTOR.

Je ne vous détestais pas, comtesse; mais votre caractère... ne m'allait pas beaucoup.

HÉLÈNE.

Je sais pourquoi.... c'est parce que le vôtre ne m'allait pas du tout.

HECTOR, *se levant.*

Ah! (*Avec bonhomie.*) J'ai donc un mauvais caractère?

HÉLÈNE.

Oh! affreux!

HECTOR.

Vraiment!... comme ça, j'ai des défauts?

* Hélène, Hector.

HÉLÈNE.

Un peu....

HECTOR.

C'est possible.... mais....

HÉLÈNE, *se levant.*

Comment?... et moi, est-ce que j'en ai.

HECTOR, *galamment.*

Vous, comtesse?.. (*Changeant de ton.*) Énormément.

HÉLÈNE.

En vérité!... Eh bien! tenez, puisque nous sommes à peu près les seules personnes qui nous connaissions bien, les seules qui puissions nous dire franchement nos vérités.... si nous nous les disions tranquillement, pour passer le temps?

HECTOR.

C'est une idée.

HÉLÈNE.

Eh bien! commençons.... Dites-moi mes défauts.

HECTOR.

Tous?

HÉLÈNE.

Tous!

HECTOR, *tirant sa montre.*

A quelle heure renvoyez-vous vos amis, comtesse?

HÉLÈNE.

Mais à onze heures.... minuit au plus tard.

HECTOR, *regardant toujours sa montre.*

Minuit! Il est trois heures.... Tenez, comtesse... j'aime mieux repasser un autre jour... J'arriverai à six heures du matin; de cette façon, en se dépêchant un peu...

HÉLÈNE.

Ah! n'importe! commençons toujours... (*Elle s'assied à droite.*) Ça sera un à-compte pour la prochaine fois.

HECTOR.

A vos ordres!... mais nous serons francs, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Soyez tranquille, vous serez content de moi.

HECTOR.

A la bonne heure! Eh bien! puisque nous sommes pressés, je vais me contenter d'énumérer vos défauts... en bloc... Nous les reprendrons ensuite en détail... avec des preuves à l'appui... C'est dit?

HÉLÈNE.

C'est dit!

* Hector, Hélène.

HECTOR.

D'abord, comtesse, vous êtes coquette, indiscrète. — Ça ne vous contrarie pas que je vous dise....

HÉLÈNE.

Continuez donc, je vous en prie.

HECTOR, *s'approchant.*

Vous êtes curieuse, capricieuse, soupçonneuse, ombrageuse, dédaigneuse, nébuleuse, — je dirai même un peu houleuse. (*Il s'assied à droite.**) Ajoutez à cela assez précieuse et très-impérieuse, et nous aurons, je crois, épuisé vos défauts.... en *euse!*... — Maintenant passons à....

HÉLÈNE.

Comment! ce n'est pas tout?

HECTOR.

Tout? ah bien! oui.... nous ne faisons que de commencer!

HÉLÈNE, *se levant.*

Ma foi! Monsieur, je vous avoue que je ne me sens pas, aujourd'hui, la force d'en entendre davantage; vous conviendrez avec moi que, pour une première séance, c'est déjà.... gentil.

HECTOR, *qui s'est levé.*

Soit! la suite au prochain numéro.

HÉLÈNE, *à part.*

A mon tour. (*Haut.*) Voulez-vous me permettre de vous signaler quelques légères imperfections?

HECTOR.

C'est trop juste, comtesse.

HÉLÈNE.

Sachez donc, Monsieur, que vous êtes fat.

HECTOR.

Ce n'est pas ma faute, allez.... On m'a gâté.

HÉLÈNE.

Égoïste au premier chef.

HECTOR.

Orphelin dès l'âge le plus tendre, je...

HÉLÈNE.

Prodigue, libertin....

HECTOR.

Ces dames sont si jolies et si bonnes!

HÉLÈNE.

Joueur, joueur effréné!

HECTOR.

Les soirées sont si longues en hiver!

HÉLÈNE.

Chasseur... enragé!

HECTOR.

Les journées sont si longues, en été !

HÉLÈNE.

Buveur, gourmand, gourmet !

HECTOR.

Qu'importe ! quand on a un bon estomac !

HÉLÈNE.

Paradoxal, tranchant et provoquant; querelleur et batailleur !

HECTOR.

C'est vrai, mais j'ai dix ans de salle....

HÉLÈNE.

Vous m'accorderez bien, je pense, que vous étiez un détestable mari !

HECTOR.

Oui, si vous m'accordez que vous n'étiez pas une excellente femme.

HÉLÈNE.

Je n'en sais rien....

HECTOR.

Parbleu ! les femmes ont un grand tort; c'est d'exiger de leurs maris autant que les maris exigent de leurs femmes.... ....Vous allez crier à l'égoïsme, à la tyrannie... vous aurez tort. Qu'est-ce qu'un jeune homme ? un papillon plus ou moins léger (ceci est une affaire de poids et mesure), il va, il vient, il sort, il rentre ou il ne rentre pas.... ça ne regarde que lui et son portier. Bref, il est libre, il est son maître !... ...Qu'est-ce qu'une jeune fille ? un pauvre petit oiseau captif, esclave de sa mère, de ses parents; et, fût-elle orpheline, esclave des convenances et du *qu'en dira-t-on ?*.... Ces deux êtres s'unissent ! qu'arrive-t-il ? La femme devient sa maîtresse, et l'homme doit naturellement renoncer à l'imprévu, au laisser-aller de sa vie d'autrefois. — Il n'y a pas à dire, il faut qu'il rentre aux heures des repas.... Madame veut-elle aller au bal, au concert, il faut qu'il se mette un habit noir et une cravate blanche.... sans murmurer (et c'est de toute justice, je le reconnais)... mais la femme ne doit pas oublier que ces choses, si simples en apparence sont, au fond, des sacrifices très-réels... Car enfin j'étais libre, vous étiez esclave, je vous rends libre et vous ne voulez plus que je le sois? mais c'est monstrueux ! Je conclus de tout ceci : qu'une femme qui veut rendre son mari heureux doit lui laisser tout ce que le mariage comporte de liberté ; autrement l'hyménée serait l'affranchissement de la femme et l'esclavage de l'homme.... et ce serait à en dégoûter Philémon et Baucis.... Philémon surtout !

HÉLÈNE.

Il y a du vrai dans tout cela, Monsieur le comte, et je m'en souviendrai ; mais vous oubliez qu'un bon mari n'a pas besoin de tant de liberté.

HECTOR.

Pourquoi donc ça ? On peut très-bien aimer sa femme et....

HÉLÈNE.

Si j'étais homme, je ne me marierais qu'après m'être dit ceci : J'ai 30 ans, je suppose ; jusqu'ici, j'ai vécu en garçon, c'est-à-dire en parfait égoïste.... Ai-je été heureux ! oui... alors restons garçon !... Si c'est non, marions-nous ; mais tranchons dans le vif : désormais, je veux vivre pour les autres, pour ma femme, pour mes enfants ; alors, on abdique sa liberté ; on se dit : pendant 30 ans, j'ai été libre... maintenant, c'est le tour de ma femme... Chacun son tour !

HECTOR.

Il y a du vrai dans tout cela ; cependant...

HÉLÈNE.

Oui, c'est demander beaucoup ; mais prenons un moyen terme entre votre système et le mien, et je crois que nous aurons une bonne femme et un bon mari....

HECTOR.

Eh ! eh ! vous pourriez bien avoir raison. Aussi, comtesse, recevez mes remercîments.

HÉLÈNE.

Recevez les miens, monsieur le comte.

HECTOR.

Il n'y a pas de quoi !

HÉLÈNE.

Pardon ! et je vous promets de mettre vos conseils à profit.

HECTOR, *étonné.*

A profit !... Est-ce que par hasard ?...

HÉLÈNE.

Je me marie dans trois semaines.

HECTOR.

Ah bah ! Oh ! voilà qui est plaisant, par exemple !... et j'en rirai longtemps.

HÉLÈNE.

Je ne vois pas ce qu'il y a de risible...

HECTOR.

A ce que vous preniez un mari ?... Non certes ; mais le plaisant est que je convole aussi.

HÉLÈNE.

Pas possible !

HECTOR.

Ma parole d'honneur ! (*Ils rient.*)

HÉLÈNE.

Vous vous remariez ?

HECTOR.

Dans un mois, j'abdique ma liberté en faveur de mademoiselle Marie de Maugaillard.

HÉLÈNE.

Marie !

HECTOR.

Vous la connaissez ?

HÉLÈNE.

C'est ma meilleure amie.... Mes compliments pour vous et pour elle, monsieur le comte ; car, soit dit sans vous offenser, ou vous êtes bien changé, ou vous cachiez bien habilement vos qualités !

HECTOR.

Croyez bien que de mon côté....

HÉLÈNE.

J'entends le baron... heureusement pour nous, monsieur le comte, car, Dieu me pardonne, nous allions nous faire des compliments.

ENSEMBLE.

AIR : *Madame Bertrand et Mademoiselle Raton.*

Ah ! ce hasard est vraiment
Surprenant.
C'est étrange
Comme on change.
Plus de défauts... Je le vois à présent,
Son esprit est charmant.

HÉLÈNE.

Monsieur.... (*Elle salue et sort par la droite.*)

SCÈNE IX.

HECTOR, *puis* VALFLEURI.*

HECTOR.

Elle est ravissante ma f.... madame... mademoiselle... Enfin, ça ne fait rien : elle est ravissante !

VALFLEURI.

Eh bien ! Tu lui as parlé !

HECTOR.

Oui, c'est un ange, baron !

VALFLEURI.

A qui le dis-tu ? Et as-tu bien abîmé le mari ?

HECTOR.

Oui, on l'a assez abîmé, le mari !

VALFLEURI.

Ah ! mon ami ! quel service tu m'as rendu !

HECTOR.

A toi ?

* Hector, Valfleuri.

VALFLEURI.

Mais oui.... J'aime la comtesse, je l'adore, et dans trois semaines, je l'épouse !

HECTOR.

Hein?... tu... (*A part.*) Oh ! non ! *

VALFLEURI.

Tu dis?

HECTOR.

Je dis que c'est monstrueux ! une femme mariée !

VALFLEURI.

Elle ne l'est plus.

HECTOR.

C'est vrai, mais elle a un mari.... et puis elle n'est pas reconnaissable... une grâce... un esprit... un pied...

VALFLEURI.

C'est justement pour cela....

HECTOR.

Et puis, son mari est très-jaloux, très-violent et très-fort.... Bref ! c'est un ange que cette femme-là ! Tu vois bien que le mariage est impossible.

VALFLEURI.

Ah ! ça, est-ce que tu deviens fou ?

HECTOR.

Oui, tu as raison, je divague ; j'ai besoin d'air, viens promener, baron. (*A part.*) Je vais le jeter dans le puits ! (*Haut.*) Viens promener, baron !

SCÈNE X.

LES MÊMES, JULIETTE.**

JULIETTE, *entrant.*

Elle est sur le feu !

HECTOR.

Qui ça ?

JULIETTE, *effrayée.*

La perdrix, Monsieur.

HECTOR.

Quelle perdrix ? Ah ! oui, celle qui m'a conduit ici... Bonne perdrix ! Va ! soigne-la, Toinette, soigne-la bien. Aie des égards, mets y beaucoup de choux ! Viens promener baron ! (*A part.*) J'ai une autre idée.*** (*Bas à Juliette.*) Y a-t-il une serre, un colombier, ici.

* Valfleuri, Hector.

** Valfleuri, Juliette, Hector.

*** Valfleuri, Hector, Juliette.

JULIETTE.

Oui, Monsieur, un vieux colombier au fond du jardin.

HECTOR, *bas.*

Très-bien ! (*Haut.*) Viens promener, baron !

VALFLEURI.

Il est fou.

HECTOR.

Merci, Fanchette ! Tiens. (*Il l'embrasse.*)

JULIETTE.

Encore ?

HECTOR.

J'en ai toujours sur moi ! (*Il sort vivement en entraînant Valfleuri.*)

SCÈNE XI.

JULIETTE, *puis* HÉLÈNE.*

JULIETTE.

En voilà un original !... C'est égal, il est très comme il faut.

HÉLÈNE, *entrant l'air pensif.*

Ah ! c'est toi Juliette ? Où sont ces Messieurs ?

JULIETTE.

Au jardin, Madame ; faut-il ?...

HÉLÈNE.

Reste ! J'ai à te parler.

JULIETTE.

Ah !

HÉLÈNE.

Dis moi, Juliette, est-il vrai que tu ne te plaises pas chez moi ?

JULIETTE, *étonnée.*

Moi, Madame ?

HÉLÈNE.

On m'a dit que tu voulais entrer chez M. de Maugaillard.

JULIETTE, *étonnée.*

Madame, je vous jure que jamais....

HÉLÈNE.

Mon Dieu ! je ne te gronde pas, mon enfant ; ta cousine est la lingère du château, et je conçois que le désir de te rapprocher d'elle.... et puis, je suis fantasque.... capricieuse, on dit même un peu houleuse. Tandis que mademoiselle de Maugaillard est un ange de douceur et de bonté.

* Hélène, Juliette.

JULIETTE.

Mademoiselle Marie est très-bonne, c'est vrai ; mais Madame n'est certes pas méchante.

HÉLÈNE.

Non ; mais je suis loin d'être comparable à Marie.

JULIETTE.

Le fait est que mademoiselle Marie est une perle ; et, il n'y a pas à dire, elle n'a pas seulement l'ombre d'un défaut.

HÉLÈNE.

Tu exagères ; tu dis cela pour me faire plaisir, parce que tu sais qu'elle est mon amie, et je t'en sais gré ; mais tout le monde a ses petits défauts, Juliette ; et Marie a les siens aussi.

JULIETTE.

Oh ! en tout cas, c'est bien peu de chose.

HÉLÈNE.

Sans doute ; mais ne trouves-tu pas que, pour une jeune fille, elle manque parfois de prudence. Est-il bien convenable, par exemple, qu'elle sorte seule à cheval presque tous les jours, pendant des heures entières?

JULIETTE.

Ah ! ça, c'est vrai ; même qu'on disait l'autre jour à l'office...

HÉLÈNE, *vite.*

Ah ! l'on disait?...

JULIETTE.

Oh ! ce n'est vraiment pas la peine de repéter à Madame....

HÉLÈNE.

Si vraiment, je désire savoir....

JULIETTE.

On disait que, si Mademoiselle avait un amoureux, ses promenades seraient un bon prétexte pour....

HÉLÈNE.

Eh bien ?

JULIETTE.

Madame va croire que je suis une mauvaise langue.

HÉLÈNE.

Mais non !

JULIETTE.

Si, Madame... bouche close là-dessus !

HÉLÈNE.

Juliette, continuez, je vous en prie.... Vous comprenez que si les façons d'agir de Marie sont mal interprétées, il faut que je le sache.... afin de l'éclairer sur les dangers de son étourderie...

JULIETTE.

Eh bien ! Madame, puisque c'est pour le bien de mademoiselle Marie, on disait qu'elle avait tort, dans ses promenades,

de causer quelquefois avec les jeunes gens qu'elle rencontre, par hasard, dans le bois.

HÉLÈNE.

Des jeunes gens ?

JULIETTE.

Avec des hussards, surtout.

HÉLÈNE.

Ah ! elle cause avec des hussards?

JULIETTE.

Oh ! des officiers, Madame !

HÉLÈNE.

Je le pense bien !

JULIETTE.

Et quand je dis des officiers, j'exagère ; car il paraît que c'est toujours le même.

HÉLÈNE.

Ah ! c'est toujours le....

JULIETTE.

Oui, Madame ; vous voyez que c'est bien peu de chose ; mais vous savez, les houzards, c'est compromettant.

HÉLÈNE.

Et on ne dit pas d'elle autre chose?

JULIETTE.

Pas autre chose, Madame ; et c'est même déjà de l'histoire ancienne ; car, depuis un mois, Mademoiselle n'est pas sortie une seule fois....

HÉLÈNE.

Depuis un mois, dites-vous?

JULIETTE.

Oui, Madame.

HÉLÈNE.

N'est-ce pas à cette époque que le régiment est parti?

JULIETTE, *soupirant.*

Pour Alger, oui, Madame.

HÉLÈNE, *la regardant.*

Ah ! c'est bien !.. Merci, Juliette, merci.

JULIETTE.

A votre service, Madame !

(*Elle sort.*

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, *puis* HECTOR.

HÉLÈNE, *seule.*

Ah ! mademoiselle de Maugaillard ! tiens ! tiens ! tiens !.... Comment ! ma mignonne, vous courez les bois avec.... de la cavalerie ; et vous voulez ensuite entrer.... dans le civil !... Mais M. de Lucienne n'est pas fait pour jouer un pareil rôle . .

AIR *nouveau* (de M. Bazille.)

Je veux être sa providence,
Le bon ange veillant sur lui.
Une coquette, en conscience,
Peut-elle épouser mon mari,
Non, non,
Mon mari (*bis*) restera plutôt garçon.

On pense bien se connaître
En se mariant,
Et mon tyran se trouve être
Un mari charmant.
Si l'amour qui s'efface
Et passe
A l'amitié fait place,
Mon amitié contre un pareil danger,
Saura du moins le protéger.

Je veux être sa providence, etc.

(*Apercevant le bouquet de Valfleuri.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! c'est le bouquet du baron.... Il est affreux, ce bouquet..... Et puis, c'est ridicule d'offrir des fleurs...à la campagne... C'est comme si j'offrais un verre d'eau à la rivière. (*Elle jette le bouquet par la fenêtre.*)

HECTOR, *en dehors.*

Aie !

HÉLÈNE.

Le comte ! ah ! mon Dieu ! il va croire.... ma foi ! sauve qui peut ! (*Elle sort par la gauche.*)

HECTOR, *entrant, le bouquet jeté à la main.*

Faites donc attention, là haut ! Qu'est-ce qui jette des arbres par la fenêtre? car ce n'est pas un bouquet ça ; c'est un arbre, et un arbre... panaché.... (*Se frottant la tête.*) Je ne sortirai plus sans chapeau.... C'est égal, je suis content de ma promenade... Qu'est-ce que je venais donc faire ici ?.... Ah ! j'y suis ! je venais pour voir la comtesse.... Je venais lui dire que.... Mais, sacrebleu ! mon cher Hector, tu es sur le seuil du ridicule.... tu es amoureux de ta femme, mon pauvre ami.... — Mais non , au fait, elle n'est plus ma femme !... Donc, je puis en être amoureux ! ...Donc, je puis la demander en mariage ! — J'y vais.... Et dire que je n'ai pas de chapeau.... J'aurais dû prendre celui du baron.... Mais on ne pense pas à tout.... N'importe ! j'y vais !

SCÈNE XIII.

HECTOR, JULIETTE.*

HECTOR.

Ah ! c'est toi, Fanchette ? annonce-moi.

* Juliette, Hector.

JULIETTE.

A qui, Monsieur?

HECTOR.

A ta maîtresse.

JULIETTE.

Madame désire être seule jusqu'à l'heure du dîner.

HECTOR.

Elle me fuit! donc elle me craint! donc elle m'aime.

JULIETTE.

Vous, Monsieur? Eh bien! et le baron! Tiens où est-il donc?

HECTOR.

Il est occupé... il prépare un livre sur la manière d'élever les pigeons, et de s'en faire 10,000 livres de rente.... C'est bien simple; on achète 20,000 pigeons à 10 sous, on les revend 20 sous, et, au bout de l'année, on a gagné 10,000 francs.

JULIETTE.

Tiens, c'est une idée!

HECTOR.

Oui... Dis-moi, Paquerette, ta maîtresse ne t'a pas dit qu'elle m'aimait?

JULIETTE.

Non, Monsieur.

HECTOR.

Alors, c'est qu'elle ne veut le dire qu'à moi.... Il faut que je la voie!

JULIETTE.

Mais, Madame m'a défendu de laisser entrer.

HECTOR.

Alors, il faut la faire sortir.

JULIETTE.

Comment?

HECTOR.

Je cherche. (*Voyant les épées sur la table.*) Ah! voilà mon affaire. Prends ceci. — Bien!... A présent, battons-nous!

JULIETTE.

Que je...

HECTOR.

Tiens, voilà un second louis.... J'ai toujours un second louis sur moi.... Maintenant, attention! tu es le baron. (*Frappant sur l'épée de Juliette.*) Non, baron, tu ne l'auras pas, moi vivant! Ah! là! — Tiens donc ton épée, toi!

JULIETTE.

Dame! Monsieur... c'est mon premier duel!

HECTOR.

Son premier duel.... Enfin!... (*Ferraillant.*) Une! deux! une! deux!... Parez tierce! parez quarte!... Elle n'entend donc pas?

JULIETTE.

Pardi! les deux portes sont fermées.

HECTOR.

Il y a deux portes? Il fallait donc le dire.... Ah! voilà qui va les ouvrir. (*Il prend son fusil et le décharge par la fenêtre; Juliette pousse un cri.*) Tiens! j'ai tué une pie. — Maintenant va-t-en!

JULIETTE.

Mais.....

HECTOR.

Va-t-en! (*Il la pousse dehors.*)

HÉLÈNE, *au dehors.*

Quel est ce bruit!...

HECTOR, *disparaissant au fond.*

La voici!... c'est le moment!

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, HECTOR.*

HÉLÈNE, *courant à la croisée de droite.*

Ah! mon Dieu! que se passe-t-il? Juliette!... Juliette!... (*Apercevant Hector qui rentre la main enveloppée dans son mouchoir.*) Ciel! vous venez de vous battre, Monsieur?

HECTOR.

Rassurez-vous, Madame, le baron est intact.

HÉLÈNE.

Qui vous parle du baron?... Mais vous, vous êtes blessé; grièvement, peut-être?

HECTOR.

Une égratignure, comtesse.

HÉLÈNE.

C'est égal! c'est indigne, Monsieur; risquer ainsi vos jours, pour.... une bagatelle, sans doute?

HECTOR.

Non pas!

HÉLÈNE.

Quel motif?

HECTOR.

Comtesse, quand on veut se défaire d'un rival, comment s'y prend-on?

HÉLÈNE.

Un rival!

HECTOR.

Oui, comtesse; j'expie depuis une heure le crime de vous avoir méconnue; et je l'expie rudement, je vous le promets.

* Hector, Hélène.

HÉLÈNE.

Quoi, Monsieur! vous n'aimez pas mademoiselle de Maugaillard?...

HECTOR.

Aussi vrai que vous n'aimez pas le baron.

HÉLÈNE.

Alors il y aurait peut-être pour vous un moyen... que je dois vous dire....

HECTOR.

De rompre?

HÉLÈNE.

Sans manquer aux convenances.

HECTOR.

Expliquez-vous.

HÉLÈNE.

Je ne le puis, mais si Marie vous demande le motif de cette rupture, dites lui *tout bas* : forêt de Senart, 6e hussard... et je vous réponds.....

HECTOR.

Bah! (*Fredonnant.*) Elle a connu les hussards de la garde?

HÉLÈNE.

Chut!

HECTOR.

Mais, alors, je suis le plus heureux des hommes! — A quand la noce?

HÉLÈNE.

Quelle noce?

HECTOR.

La nôtre, parbleu!

HÉLÈNE.

Vous oubliez que j'ai donné ma parole?

HECTOR.

On se dégage!

HÉLÈNE.

Mais, Monsieur, je passerais pour une folle, pour une coquette.

HECTOR.

Bath! que vous importe l'opinion du baron?

HÉLÈNE.

Mais celle du monde?

HECTOR.

Le monde ne saura rien.

HÉLÈNE.

Le monde saura tout! car, ce matin, j'ai signé au baron une promesse....

HECTOR.

Il faut la redemander.

HÉLÈNE.

Il ne la rendra pas.

HECTOR.

Alors, il faut la reprendre.

HÉLÈNE.

C'est impossible !

HECTOR.

Alors, il faut rendre cette promesse illusoire.

HÉLÈNE.

Comment?

HECTOR.

C'est bien simple... Je vais tuer le baron.

HÉLÈNE.

Un duel ! Eh ! Monsieur, les coups d'épée n'ont que faire ici !...

HECTOR.

Vous ne voulez pas?... Eh bien ! voyons ; si je vous offrais un prétexte honnête pour le flanq... pour le mettre à la porte?

HÉLÈNE.

Lequel ?

HECTOR.

La question n'est pas là... Le prétexte ayant lieu, vous en serviriez-vous ?

VALFLEURI, *du dehors.*

C'est une indignité ! c'est une horreur !...

HÉLÈNE.

Le baron !...*

VALFLEURI, *du dehors.*

Juliette !... du punch !... beaucoup de punch !... et bien chaud !

HECTOR, *à part.*

Du punch ! parbleu ! voilà mon affaire !...

HÉLÈNE.

Que signifie ?...

HECTOR.

Comtesse, veuillez nous laisser seuls un moment ; dans dix minutes, ce prétexte honnête sera trouvé.

HÉLÈNE.

Pas de duel, surtout !

* Hélène, Hector.

HECTOR.

Oh! soyez tranquille!... (*Elle rentre chez elle.*) Ah! tu aimes le punch, baron?... Je vais t'en faire boire!

(*Valfleuri paraît au fond, furieux, mouillé et couvert de plumes de pigeon.*)

SCÈNE XV.

HECTOR, VALFLEURI, *puis* JULIETTE.

VALFLEURI. *

C'est une infamie! c'est un assassinat! (*Il éternue.*)

HECTOR.

Qu'est-ce que tu as donc, baron?

VALFLEURI.

Comment! vous n'avez pas entendu l'orage?... J'ai... j'ai que j'ai tout reçu, que le toit du colombier est une véritable écumoire... Atchi!... et que je suis trempé jusqu'aux os... Voilà ce que j'ai... Atchi!... Et dire que, sans le jardinier, j'y serais encore!... C'est ignoble!... car c'est vous qui m'avez joué ce tour-là!

HECTOR.

Moi? par exemple! C'est le vent qui aura fermé la porte.

VALFLEURI.

Le vent! mais avouez tout de suite...

HECTOR.

Tu le veux!... Eh bien! oui, c'est moi qui t'ai mis aux arrêts, parce que je t'en voulais; mais je ne t'en veux plus, et je te pardonne!... Es-tu content?

VALFLEURI.

Comment, tu me pardonnes? (*Entre un domestique qui porte un gigantesque bol de punch enflammé.*)

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, voici le bol de punch que vous avez demandé.

HECTOR.

Un bol? c'est un bain de pied!

VALFLEURI.

Enfin, n'importe! (*Il boit.*) Ah! c'est bon!... C'est un peu fort, mais ça réchauffe! (*Il se verse.*)

HECTOR, *assis.*

Et dire que nous allons boire tout ça!

VALFLEURI.

Plaît-il?

HECTOR.

Oui, baron... car il faut que tu sois gris dans dix minutes...

* Hector, Valfleuri.

(*Ils boivent.*) Tu ne comprends pas?... tu vas comprendre. (*Ils trinquent et ils boivent.*) J'aime la comtesse.

VALFLEURI.

Bah !

HECTOR.

Je veux te supplanter!

VALFLEURI.

Hein !...

HECTOR.

Et pour cela, je te grise; je te fais jaser. Dans ton délire, tu me dévoiles une foule de turpitudes ; je m'empresse d'en aller faire le récit à ta fiancée, elle te donne ton congé, et je te remplace... (*Il a versé.*) Voilà!

VALFLEURI, *reposant son verre.*

Merci de l'avis, cher comte, je ne boirai pas.

HECTOR, *triomphant.*

Ah ! tu ne boiras pas?... Il y a donc des secrets, de vilains petits secrets que tu as peur de laisser échapper?

VALFLEURI.

Non... mais...

HECTOR.

Alors, tu boiras.

VALFLEURI.

Je ne boirai pas.

HECTOR.

Alors, je vais dire à la comtesse que tu ne veux pas boire de peur de faire des révélations... et ton affaire est claire.

VALFLEURI.

Je m'y oppose.

HECTOR.

Alors, tu boiras.

VALFLEURI, *se levant.*

Mais c'est un guet-à-pens!

HECTOR.

Parfaitement.

VALFLEURI, *à lui-même.*

Au fait, je n'ai rien sur la conscience... Qu'est-ce que je risque. (*Haut.*) Eh bien ! je boirai.

HECTOR, *versant.*

A la bonne heure! A ta santé, mon bon!

VALFLEURI.

A ta santé! (*Ils boivent.*)

HECTOR, *versant de nouveau.*

Allons! allons! Nous ne sommes pas ici pour nous amuser...

VALFLEURI *boit.**

Ah ça ! tu veux donc me noyer?

HECTOR.

Non, je veux te couler à fond, voilà tout ! Voyons ! encore un verre, et je te donne dix minutes d'arrêt !

VALFLEURI.

Allons !... (*Il boit.*) Ah ! je n'en puis plus... Il fait une chaleur !...

HECTOR.

Eh bien ! ôte ton habit.

VALFLEURI.

C'est une idée. (*Il ôte son habit, respire bruyamment, et boit.*) Ah ! ça fait du bien ! Dis donc, Hector, est-ce que tu ne commences pas à te taper un peu ?

HECTOR.

Et toi ?

VALFLEURI.

Dame !... Je... je crois que oui.

HECTOR.

Alors, je vais t'interroger.

VALFLEURI, *très-gris.*

Mais puisque je n'ai rien à avouer.... Je n'ai rien fait... mon magistrat.... je suis innocent.... je n'ai commis ni crimes ni délits.... Je ne me connais pas un seul péché, mon révérend.. Qu'est-ce que vous voulez que j'avoue.

HECTOR, *riant aux éclats et se levant.*

Mais, mon pauvre baron, je connais la blancheur de ton âme, et je n'ai jamais eu la prétention de te faire avouer quoi que ce soit.

VALFLEURI.

Eh bien ! alors ?...

HECTOR.

Eh bien ! j'ai voulu te griser pour que la comtesse te surprît dans les vignes du Seigneur, voilà tout.

VALFLEURI, *se levant à moitié.*

Bah !... (*Il retombe sur sa chaise et se met à rire.*) Eh bien ! c'est bien joué !... C'est gentil, ce que tu fais là, ça me plaît, moi, ça.

HECTOR.

Tu n'aimes donc pas la comtesse ?

VALFLEURI.

La comtesse, ah ! je m'en fiche pas mal ! je ne connais que les amis, — et tu es mon ami, toi !... Aussi, je veux faire ton bonheur. — Elle m'a fait, ce matin, une lettre de change.... Je

* Hector, Valfleuri.

vais la passer à ton ordre.... Donne-moi une plume*. (*Il écrit quelques mots.*) Nà ! sais-tu ce que tu es maintenant ?... Tu es un tiers porteur, régulièrement saisi*.... c'est dans le code. — Et comme tout honnête homme se doit à sa signature,.. la comtesse est à toi.... Hec... Hec... Hector, je vous bénis. (*Il retombe sur la causeuse et s'endort.*)

HECTOR.

Complet ! (*Courant à la porte de gauche.*) Comtesse ! comtesse !

SCÈNE XVI.

HECTOR, HÉLÈNE, VALFLEURY, *endormi.*

HÉLÈNE.

Qu'y a-t-il, Monsieur?

HECTOR, *désignant Valfleuri qui ronfle.*

Madame, je vous présente votre mari....

HÉLÈNE.

Ah ! mon Dieu ! dans quel état !

HECTOR.

Il a bien des défauts ! c'est de boire sec, de dormir après, (*Valfleuri ronfle.*) de ronfler en dormant et d'ôter son habit en société.

HÉLÈNE.

Fi ! l'horreur !

HECTOR.

Vous ne demandez qu'un prétexte.... honnête, je crois que celui-ci est suffisant.

HÉLÈNE.

Oui, certes, mais cette maudite promesse....

HECTOR.

La voici, comtesse.

HÉLÈNE.

Enfin, je suis donc libre.

HECTOR.

Libre de m'épouser.

HÉLÈNE.

Comment ?

HECTOR, *lui donnant le billet.*

Car le titre est passé à mon ordre ; et vous ne me réduirez pas à faire un protêt. (*Ils rient.*)

* Valfleuri, Hector.

HÉLÈNE.

Mais me direz-vous comment tant d'amour a remplacé chez vous tant de dédain ?

HECTOR.

Rien de plus simple. Il y a cinq ans, j'avais oublié de vous regarder, j'ai réparé cet oubli ; de là mon amour. J'avais négligé de faire parler votre cœur et votre esprit ; j'ai réparé cette négligence ; de là mon estime et mon respect.

HÉLÈNE.

Allons, je suis prise !...

LE DOMESTIQUE, *entrant*.

Madame est servie.

HÉLÈNE.

A bientôt, monsieur le comte.

HECTOR.

Hein !... Vous me renvoyez ?... mais, Madame, vous m'avez invité....

HÉLÈNE.

A dîner, — oui, — mais l'heure est passée, Monsieur, et l'on ne soupe qu'avec son mari. Or, vous n'êtes plus le mien, et vous ne l'êtes pas encore.

HECTOR.

Mais, comtesse, vous ne pouvez pas la manger sans moi !...

HÉLÈNE.

Quoi donc ?

HECTOR.

Ma perdrix !...

HÉLÈNE.

Quelle perdrix ?

HECTOR.

Celle qui vient de faire mon mariage, parbleu ! car c'est elle qui m'a amené, ici, comtesse. — Il paraît que Vénus a changé son attelage. (*Musique en sourdine à l'orchestre.*)

HÉLÈNE.

Allons, puisque vous payez votre écot, il faut bien que je vous donne à souper*. (*Elle prend le bras du comte et remonte le théâtre. On entend Valfleuri ronfler bruyamment.*)

HECTOR.

Ah ! mon Dieu ! comtesse, qu'est-ce que nous allons faire de ça ?

HÉLÈNE.

Attendez. (*Elle écrit quelques lignes.*)

* Hector, Hélène.

HECTOR.

Vous écrivez ?

HÉLÈNE.

Quelques mots de congé pour.... ce monsieur.

HECTOR.

Voyons. (*Après avoir lu.*) C'est court, mais c'est clair — et pour qu'il trouve la chose à son réveil.... (*Il place le billet sur les genoux de Valfleuri qui dort toujours.*) Là !! (*Il prend le bras de la comtesse et remonte.*) Bonsoir, baron.

HÉLÈNE.

Bonsoir, baron ! (*Ils se dirigent vers le fond.*)

VALFLEURI, *endormi.*

Je vous bénis ! (*L'orchestre joue* forté : *Bonsoir M. Pantalon.*)

FIN.

Poissy. — Typographie Arbieu.